



Frans Lanting, Minden Pictures

3. LES COUSINS les plus proches de l'homme, telle cette famille de bonobos, partagent avec lui de nombreux types de comportements. Les programmes télévisés sur les animaux sauvages ont montré au public l'influence de la biologie sur le comportement.

différences entre les deux sexes n'existaient pas. Ces idées sont aberrantes, parce qu'elles ne tiennent pas compte des penchants naturels.

Aujourd'hui, le génocide de la Seconde Guerre mondiale s'estompe dans les mémoires, tandis que l'influence des gènes sur le comportement se précise, comme le montrent les études sur des jumeaux élevés séparément. Les biologistes annoncent sans arrêt la découverte de nouveaux gènes. On connaît désormais la part de la génétique dans le déclenchement de la schizophrénie, de l'épilepsie, de la maladie d'Alzheimer et, même, dans certains traits de caractère, tel le goût des émotions fortes. On progresse dans l'étude des différences génétiques et neurologiques entre hommes et femmes, ainsi qu'entre homosexuels et hétérosexuels. Par exemple, on a trouvé une ressemblance entre une petite zone du cerveau des hommes transsexuels et la zone correspondante chez les femmes.

Aujourd'hui, la liste de tels progrès scientifiques s'allonge chaque jour, de sorte qu'on ne peut plus ignorer la quantité de preuves de l'influence des gènes sur le comportement. Les spécialistes qui ont toujours soutenu la thèse opposée rechignent à revoir leur jugement. Ils sont pourtant devancés par le grand public, qui croit à l'influence des gènes dans tout ce que nous faisons. De

même, personne ne trouve plus à redire aux comparaisons entre l'espèce humaine et les espèces animales : grâce aux documentaires animaliers diffusés par les télévisions, on sait aujourd'hui que les animaux sont bien plus malins et intéressants qu'il n'y paraît.

D'après des études sur les chimpanzés et sur les bonobos, d'innombrables pratiques et facultés humaines (la politique, l'éducation des enfants, la violence et, même, la morale) existent aussi chez les grands singes. Comment croire encore au dualisme du passé, entre l'homme et l'animal, et entre le corps et l'esprit ?

Pourtant, certains idéologues utilisent encore la biologie pour cautionner leurs thèses. Les politiciens n'hésitent pas à décrire la nature humaine sous le jour qui les arrange. Pour les conservateurs, l'homme est naturellement égoïste, tandis que, pour les libéraux, il est devenu un être social et coopératif. L'évidente exactitude de ces deux propositions montre qu'ils se réclament abusivement du déterminisme génétique.

Le meilleur des deux mondes

Les seuls gènes sont comme des graines sur du goudron : stériles. Un trait de caractère est dit héréditaire quand une partie de sa variabilité s'explique par des facteurs génétiques.

On oublie souvent que l'autre partie s'explique par l'expérience acquise et par l'environnement.

Chercher l'influence relative des gènes et de l'expérience acquise dans un trait de caractère est absurde. Le primatologue suisse Hans Kummer a utilisé une métaphore pour l'expliquer. C'est comme si on voulait déterminer qui, du musicien ou de son instrument, produit la musique ou dans quelles proportions ils interviennent. En revanche, si la musique change, on peut légitimement se demander qui, du musicien ou de l'instrument (des gènes ou de l'expérience acquise), a changé. C'est la seule question pertinente.

Au XXI^e siècle, les scientifiques préciseront les relations entre les gènes et les comportements. Ils comprendront de mieux en mieux comment fonctionne le cerveau. Les sociologues adopteront progressivement le paradigme évolutionniste : le portrait de Charles Darwin finira par décorer les murs des laboratoires de psychologie et de sociologie ! Espérons qu'une réflexion éthique et politique accompagnera ces progrès.

En général, les scientifiques ne se sentent pas responsables de l'utilisation de leurs travaux. Parfois même, ils ont contribué à l'utilisation politique d'interprétations abusives de leurs résultats. Le cas d'Albert Einstein est l'une des exceptions notables : sa conscience morale devrait servir de modèle dans les sciences du comportement et dans les sciences sociales. Personne n'est mieux placé que les scientifiques pour veiller à éviter les interprétations erronées et les simplifications outrancières.

Au carrefour de l'anthropologie culturelle et évolutionniste, le cas de l'inceste donne une idée des développements futurs de ces sciences. Sigmund Freud et de nombreux anthropologues traditionnels, tel Claude Lévi-Strauss, supposaient que le tabou de l'inceste servait à supprimer les pulsions sexuelles entre les membres d'une même famille. Freud croyait que celles-ci étaient invariablement incestueuses chez les enfants en bas âge. Ainsi, ce tabou représentait la victoire finale de la culture acquise sur la nature innée.

Edward Westermarck, un sociologue finlandais contemporain de Freud, pensait au contraire que l'intimité des premières années de la vie,